

OËL



ÉMILE ROUSTAN

JOËL

PIÈCE EN UN ACTE, EN PROSE

REPRÉSENTÉE

CHEZ M. EDMOND MICHOTTE

les 19 et 26 Janvier et 9 Février

1889

Il a été tiré de cette édition 125 exemplaires numérotés.

N°. 124

A

MADAME EDMOND MICHOTTE



JOËL

PIÈCE EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

EMILE ROUSTAN



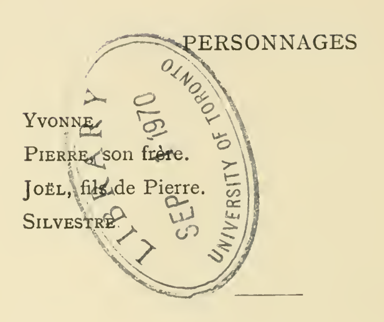
BRUXELLES

Vve CH. VANDERAUWERA

ÉDITEUR

—

1889



PERSONNAGES

Yvonne.
Pierre, son frère.
Joël, fils de Pierre.
Silvestre.

En Bretagne, — de nos jours.



JOËL.

PIÈCE EN UN ACTE, EN PROSE.

Une maison de pêcheur aisé sur la côte bretonne, aux environs de Saint-Pol-de-Léon. Au fond, une large porte donnant sur la grève ; à gauche, un vieux banc près duquel est un rouet. Contre la muraille, un vieux coffre et au-dessus une statue de la Vierge, dans une niche enluminée, devant laquelle brûle une petite lampe. Bahuts, tables et sièges rustiques. Partout, à terre, dans les coins, accrochés au mur, suspendus au plafond, des filets, des voiles, des engins de pêche. — Le vent souffle.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOËL, YVONNE.

YVONNE, entrant sans voir Joël.

Quel temps! Sainte Vierge! Sur la plage, les vagues sont hautes comme la maison, et au large les brisants sont tout blancs d'écume. Il y aura du mal en mer cette nuit.

JOËL, qui s'est levé doucement et se jette au cou d'Yvonne.

Tante Yvonne!

YVONNE.

Ah ! tiens, tu es revenu de ton école?

JOËL.

Mais oui. — Il est très tard, déjà.

YVONNE.

C'est vrai, je me suis attardée en route... Ton père n'est pas rentré?

JOËL.

Non.

YVONNE.

Il aura été retenu à Saint-Pol.

JOËL.

Comme hier?

YVONNE.

Comme hier.

JOËL.

Tante, est-ce que tu les connais, ces affaires qui occupent si fort le père et qui le rendent si triste depuis quelque temps?

YVONNE.

Tu sais bien qu'il a toujours été triste depuis la mort de ta pauvre mère.

JOËL.

Oui, et nous aussi nous avons bien pleuré... mais, maintenant ce n'est plus la même chose.

YVONNE.

Tu ne sais ce que tu dis.

JOËL.

Oh! tu sais très bien ce que je veux dire. Crois-tu que je ne te vois pas pleurer quand le père rentre, et qu'il est en colère? Et puis, il ne pêche plus maintenant. Regarde, tous les autres sont partis déjà, et notre barque est encore là. A propos, Kérazan est venu, il a attendu longtemps, puis il s'en est allé, l'air très fâché, en murmurant : J'en ai assez de travailler seul! et je crois qu'il est parti avec Yves.

YVONNE, à part.

Cela devait arriver. (Haut.) C'est vrai Joël que ton père est plus triste depuis quelque temps, et qu'il délaisse un peu son travail : mais cela passera et ce n'est pas à toi à y prendre attention. N'as-tu rien à faire pour ton école, au

lieu de rester là à bâiller aux mouettes et à dire des choses sans queue ni tête. Allons, travaille, mon mignon.

(Elle s'est assise à son rouet et chante :)

Je suis nativ' du Finistère,
A Saint-Pol j'ai reçu le jour ;
Mon pays est l' plus beau d' la terre,
Mon clocher l' plus beau d'alentour.
Rendez-moi ma bruyère
Et mon clocher à jour.

(Elle s'arrête rêveuse.)

JOËL, après un silence.

Non, vois-tu, tante, les livres, c'est bon quand le père est joyeux et quand tu es heureuse ; alors, j'apprends volontiers parce que ça vous fait plaisir et parce qu'on dit que je deviendrai un savant comme notre maître ou M. le curé. Mais quand le père est triste, quand tu pleures, quand notre barque est là tandis que les autres sont parties... alors, je ne sais pas pourquoi, mais je ne puis rien apprendre de ces choses. J'ai envie de faire comme Jacques, comme Hoël, d'aller en mer avec les vieux... et d'être aussi pêcheur, comme eux.... comme le père ; autrefois il me prenait avec lui et j'étais très fort, et je ramais dur, quoique le plus petit. Quand nous rentrions, il disait aux autres : Vous verrez, dans quelques années, quel rude compagnon vous aurez là ! (Tristement.) Maintenant, il ne m'emmène plus jamais, et quand je le lui demande, il me repousse si fort...

YVONNE.

Ton père ne veut pas te faire partager encore tous les dangers qu'il court.

JOËL.

Pourquoi? J'aime ce métier, moi, et plus que les livres, je t'assure.

YVONNE.

Tais-toi, enfant, ton père sait mieux que toi ce qui peut faire ton bien, et tu ne dois point raisonner là-dessus.

JOËL.

Peut-être! mais tout de même, vois-tu, j'ai une idée...

YVONNE.

Quelle idée?

JOËL.

C'est... que le père ne nous aime plus tant qu'autrefois.

YVONNE, lui prenant les mains.

Joël! — tu es trop jeune pour comprendre. Mais ce que tu dis là est très mal et je t'en veux beaucoup.

JOËL, l'embrassant.

Oh! tante.

SCÈNE II.

YVONNE, SILVESTRE, JOËL.

SILVESTRE, *entrant.*

Bonjour, mamzelle Yvonne.

JOËL, *gaiement.*

Silvestre !

YVONNE.

Bonjour, monsieur Silvestre.

SILVESTRE.

Je reviens de Saint-Pol et, en passant devant votre maison, l'idée m'est venue, comme ça, d'entrer pour vous dire bonjour.

YVONNE.

C'est une bonne idée que vous avez eue là ; mais puisque vous venez de si loin, vous devez être fatigué et vous prendrez bien un verre de cidre, n'est-ce pas !

SILVESTRE.

Ce n'est pas de refus, mamzelle Yvonne, car il fait un vent sur les falaises !...

(*Yvonne prend un cruchon sur le bahut et verse un verre de cidre à Silvestre.*)

YVONNE.

Oui! le temps a joliment fraîchi.

SILVESTRE, assis.

Et il ne doit pas faire bon au large. (Il boit.) Pierre est en pêche?

YVONNE.

Non... il est à Saint-Pol.

SILVESTRE.

Lui aussi est allé là-bas? C'est curieux, je ne l'ai pas rencontré.

YVONNE, embarrassée.

Il reviendra plus tard.

SILVESTRE, la regardant.

Probablement... Ah! ça, et toi, fiston, que fais-tu là?

YVONNE.

Il travaille.

JOËL, boudeur.

Pour l'école.

SILVESTRE, l'imitant.

Pour l'école. — Dis donc, ça n'a pas l'air de t'aller ce métier-là.

JOËL.

Oh! non.

YVONNE.

Joël!...

SILVESTRE.

Laissez donc, mamzelle Yvonne. — Après tout, il a tort, d'un côté, puisque vous désirez qu'il étudie, mais au fond, il a bien un peu raison, parce que les livres, voyez-vous, ça n'est pas fait pour nous, nous ne sommes point des magisters, nous sommes des marins; et ce dont nous avons besoin c'est de savoir d'où vient le vent et où va notre bateau. Ça, nous l'apprenons tout seuls, et au péril de notre vie. Quant au reste, quand nous savons lire, écrire et un peu compter, c'est bien suffisant.

YVONNE, souriant.

Vous allez donner de jolies idées à notre Joël avec tout cela. Il n'est pas déjà si travailleur.

JOËL, vivement.

Pas travailleur? Que Silvestre m'emmène en mer avec lui et tu verras si je paresse. Mais ces livres, oh! ça, tante, ça m'ennuie.

SILVESTRE, riant.

Voyez un peu le gamin!... (Plus grave.) Mais au fait, ton père te prenait avec lui, dans le temps. Oui, je me souviens même que tu ne boudais pas à la besogne. Eh bien, pourquoi ne l'accompagnes-tu plus?

JOËL, hésitant.

Parce que...

SILVESTRE.

Parce que?

JOËL.

Parce que le père ne va plus en pêche.

SILVESTRE.

Ah!

YVONNE.

Joël!... Ne l'écoutez pas, monsieur Silvestre, c'est un enfant, il ne sait ce qu'il dit. Pierre a eu des ennuis, des affaires, ces derniers temps, et il a dû négliger un peu son travail... Oh! quelques jours seulement. Et puis il aime tant son fils qu'il hésite à l'emmener avec lui dans la saison mauvaise. — Vous comprenez...

SILVESTRE.

Oui, oui, je comprends. (A part.) Pauvre fille! (Haut.) Eh bien, c'est dit, mon petit homme, un de ces jours que la mer sera calme et que la pêche s'annoncera bonne, tu viendras avec nous.

JOËL.

Oh! merci.

SILVESTRE.

Mais, tu sais, il faudra travailler dur, je ne t'épargnerai pas.

JOËL.

Tu verras, tante, si je suis paresseux. (Il l'embrasse.)

YVONNE.

Allons, soit ; mais en attendant, puisque tu n'es pas en humeur d'étudier, va ramasser du bois sur la plage. Par un temps pareil, il n'en doit pas manquer ! Va et reviens surtout avant la nuit tombée.

JOËL, prenant un panier.

Au revoir, Silvestre... et n'oubliez pas...

SILVESTRE.

Sois tranquille. Au revoir, petit.

(Joël sort.)

SCÈNE III.

SILVESTRE, YVONNE.

(Yvonne s'est remise à son rouet.)

SILVESTRE, vient près d'elle, et après un silence :

C'est donc vrai ?

YVONNE.

Quoi donc ?

SILVESTRE.

Ce qu'on dit.

YVONNE.

Et que dit-on ?

SILVESTRE.

Que Pierre se conduit mal, qu'il ne travaille presque plus, et qu'il passe le plus clair de son temps au cabaret.

YVONNE

Monsieur Silvestre !...

SILVESTRE.

Pardonnez-moi, mamzelle Yvonne, si mes paroles vous peinent ; moi, voyez-vous, je ne sais pas tourner mes phrases. Ce que je pense, je le dis franchement, comme ça me vient du cœur ; et quand je vois que vous n'êtes pas heureuse, eh bien je pense que votre frère a tort, et je le dis, voilà.

YVONNE.

Mais vous vous trompez, Pierre est très bon, et je suis très heureuse.

SILVESTRE.

Très heureuse ?... Alors, c'est le bonheur qui pâlit vos joues, et c'est pour me cacher des larmes de joie que vous détournez la tête... Ah ! tenez, c'est mal de chercher à me tromper ainsi, moi votre ami, l'ami de Pierre ; moi, qui

vous aime tous deux beaucoup. — Est-ce que vous croyez que je ne sais pas tout? Est-ce que vous croyez que tout le village ne voit pas, comme moi, ce qui se passe ici? et tout à l'heure, quand l'enfant m'a demandé de faire pour lui ce que son père ne veut pas faire, croyez-vous que je n'ai pas compris votre souffrance, et pourquoi vous l'avez renvoyé, le pauvre mignon? Mamzelle Yvonne, vous n'avez pas confiance en moi, et c'est mal!

YVONNE.

C'est vrai, j'ai tort, car vous avez toujours été bon pour nous. Que voulez-vous, il est des malheurs qu'on n'ose pas s'avouer à soi-même et que l'on cache à plus forte raison aux autres; il semble un peu qu'en les gardant pour soi ils sont moins grands. Mais vous avez deviné juste: mon pauvre frère n'est plus le même. Lui si gai, si vaillant, si dur au travail autrefois; depuis que sa femme est morte, il est devenu sans courage et sans force. Les premiers temps, cela allait encore, il était triste certes, mais il travaillait et cela lui faisait du bien. Maintenant, voilà plus d'un grand mois qu'il n'a touché sa barque. Ses journées, il les passe au cabaret, et quand il rentre, il a des colères terribles.

SILVESTRE.

Pauvre Yvonne!

YVONNE.

Lorsque après la mort de Jeanne, il m'a appelée, moi sa petite sœur, pour tenir la maison et veiller sur Joël, j'étais

si contente de me consacrer à eux! Oh! je n'ai pas hésité, allez!... et notre vieille mère non plus. Va, m'a-t-elle dit, va chez Pierre. Il a besoin de toi là-bas. Moi, je reste ici en ce pays de Toulven où je suis née, et que je n'ai plus guère le temps de quitter avant de mourir. Je suis venue, le cœur gros de la laisser seule, la pauvre chère femme, mais avec la pensée que ma place était ici. Et nous aurions pu être si heureux tous les trois! La pêche allait bien et suffisait à nous faire vivre tous. — Maintenant, si ce n'était Joël, je crois bien que je m'en irais, tant la vie est triste ici.

(Elle pleure.)

SILVESTRE.

Mamzelle Yvonne, ne pleurez pas comme cela, je vous en prie. Pierre est un misérable de se conduire ainsi; oui, un misérable, et je le lui dirai à la première occasion. Mais cela doit finir; cette existence-là n'est plus possible. Tant que votre frère était ce qu'il était autrefois : le meilleur de nos pêcheurs, le plus brave et le plus aimé, vous pouviez vivre ici avec lui. Mais maintenant, il est impossible que, jeune comme vous l'êtes, vous restiez seule avec un homme qui ne rentre que gris et qui ne se connaît plus! — Laissez-moi vous dire... D'abord j'étais venu pour cela aujourd'hui, et depuis longtemps je roule toutes ces choses dans ma tête sans oser vous en parler. Il faut songer à vous un peu, et non plus seulement à Pierre. Vous êtes jeune, mamzelle Yvonne, vous êtes belle et bonne comme les saintes du Paradis. Pourquoi vous condamner à cette existence impossible, quand vous pourriez trouver le bonheur — et le donner? Pourquoi vous consacrer uniquement

à votre frère, qui ne vous en sait point gré, alors qu'il n'y a pas un seul homme, dans le pays, qui ne serait heureux de donner sa vie pour vous !

YVONNE, troublée.

Que voulez-vous dire ?

SILVESTRE.

Je veux dire que je vous aime, mamzelle Yvonne ; si je ne vous l'ai pas avoué plus tôt, c'est parce que cet amour-là, voyez-vous, c'est toute ma vie ! et que j'avais peur, si vous ne vouliez pas m'aimer, d'en mourir. Mais aujourd'hui que je vous vois malheureuse, je ne dois plus hésiter, et je vous le dis avec tout mon cœur, avec toute mon âme : je vous aime, et je suis à vous. Maintenant, faites ce que vous voudrez, repoussez-moi ou tendez-moi la main, vous ne m'empêcherez pas de vous aimer et de n'aimer que vous.

YVONNE.

Mais... comment...

SILVESTRE.

Oh ! ne doutez pas, ne cherchez pas, ne me demandez pas comment cela s'est fait, le sais-je moi-même ? Est-ce que ça se sait, ces choses-là ? est-ce qu'on s'inquiète du pourquoi et du comment ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que partout, toujours, votre image est là, devant moi, c'est qu'à terre, elle marche près de moi, c'est qu'en mer, elle s'assied dans ma barque, à côté de moi, c'est que dans mes prières, quand j'appelle à mon aide la bonne sainte

d'Auray, c'est vous qui m'apparaissez dans le ciel, toute souriante entre les nuages d'or !

YVONNE.

Monsieur Silvestre...

SILVESTRE.

Maintenant que vous savez tout, répondez-moi et dites-moi si vous voulez m'aimer.

YVONNE, lentement.

Comment n'aimerait-on pas un cœur comme le vôtre, monsieur Silvestre, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons ; du jour où je suis venue ici, je vous ai deviné doux et fier ; plus tard, je vous ai estimé comme un bon ami ; aujourd'hui....

SILVESTRE.

Aujourd'hui ?...

YVONNE, après un silence et lentement.

Je vous aime.

SILVESTRE.

Ah !

YVONNE.

Je vous aime, et je suis plus heureuse et plus fière de votre demande que je ne peux vous le dire ; — mais je ne puis pas vous répondre oui, car je ne puis pas me marier.

SILVESTRE.

Que dites-vous?

YVONNE.

Tout à l'heure, vous m'avez expliqué les raisons qui, à votre idée, rendent mon séjour ici impossible; ces raisons sont justement celles qui me poussent à rester. Ce n'est pas quand mon frère s'engage dans une voie mauvaise, quand il oublie ses devoirs et son fils, quand il gaspille le peu d'argent qu'il avait pu épargner à force d'économie et de privations, que je puis l'abandonner et songer à mon bonheur aux dépens du sien. J'espère encore, — car il est bon au fond, et s'il est égaré, il n'est pas définitivement perdu, — j'espère encore le ramener dans le droit chemin. Si j'y arrive, et que vous ne vous soyez pas lassé d'ici là, monsieur Silvestre, si votre cœur n'a pas changé, venez alors me tendre la main et je serai bien heureuse, je vous assure, d'y mettre la mienne.

SILVESTRE.

Mais...

YVONNE.

Oh! n'insistez pas! Vous m'avez priée de vous répondre, je l'ai fait; vous m'avez priée de vous dire si je pourrais vous aimer, je vous ai dit... plus que vous ne me demandiez et plus peut-être que je n'aurais dû vous dire; mais vous m'avez ouvert votre cœur, et j'ai voulu vous ouvrir le mien. Maintenant, ne me rendez pas plus pénible le refus que je suis obligée de vous opposer. Vous m'aimez, dites-

vous? Eh bien, soyez de moitié avec moi dans le sacrifice que je dois accomplir, au lieu de me le rendre plus lourd... voulez-vous?

SILVESTRE.

Je veux... Je veux ce que vous voulez... Mais votre sacrifice est fou, car une fois mariée, vous pourriez tout aussi bien...

YVONNE.

Je ne pourrais rien. Serais-je là nuit et jour pour veiller sur lui quand il revient, pour le soutenir dans ses défaillances, pour le calmer dans ses colères, pour le consoler dans ses retours sur lui-même? C'est là mon but, monsieur Silvestre, et c'est là mon devoir.

SILVESTRE, avec élan.

Savez-vous que vous êtes un ange!

YVONNE, simplement.

Non, je ne suis qu'une femme!

SILVESTRE.

Eh pardieu! je crois que bien souvent c'est la même chose. — Eh bien, soit, j'attendrai ; bien triste de votre refus aujourd'hui, mais bien heureux tout de même, puisque vous m'aimez et que je puis espérer!

PIERRE, du dehors.

Yvonne!

YVONNE.

Mon frère !

SCÈNE IV.

YVONNE, SILVESTRE, PIERRE.

PIERRE.

Yvonne !... Tiens, Silvestre ! Quel bon vent t'amène !

SILVESTRE.

J'ai été à Saint-Pol... et en revenant...

YVONNE.

Enfin, te voilà, Pierre ; je commençais à être inquiète. Tu viens de Saint-Pol ?

PIERRE.

Non, j'ai été au village avec le grand Daniel qui s'est embauché.

YVONNE.

Déjà !

PIERRE.

Oui, pour les pêcheries de Terre-Neuve ; c'est l'époque. C'est même ce soir que les premiers bateaux partent. Il manquait encore quelques hommes et les patrons s'étaient

réunis au cabaret du Korrigan pour tâcher de compléter leurs équipages. Ah! ma foi, les dangers sont grands et beaucoup des nôtres qui sont partis ne sont jamais revenus ; mais la paye est bonne. Alors!... Daniel a signé avec Kermalec.

SILVESTRE

Le patron de la *Marie-Blanche?*

PIERRE.

Oui. — Un rude bateau!

YVONNE.

Quand part-il?

PIERRE.

Ce soir... à marée haute. — Où est Joël?

YVONNE.

Il ramasse du bois sur la plage. Veux-tu le voir? Veux-tu que je l'appelle?

PIERRE.

Non, laisse-le, et donne-nous à boire. (Regardant la bouteille.) Qu'est ceci?... Du cidre?... Fi donc! Donne-nous du vin, mignonne, et du bon! Je veux trinquer avec toi, mon vieux Silvestre. Voilà bien longtemps qu'on ne t'avait vu.

(Il s'assied)

SILVESTRE.

Que veux-tu, c'est la saison des grandes pêches. On part

tôt, on rentre tard. La mer est souvent mauvaise, cette année, et quand on est à terre, on est tellement fatigué qu'on se couche et qu'on dort.

PIERRE, sombre.

C'est vrai, tu travailles, toi.

YVONNE.

Je vous laisse. Notre voisine est malade et je lui ai promis d'aller la voir un instant avant la nuit. Adieu, monsieur Silvestre.

SILVESTRE.

Au revoir, mamzelle Yvonne.

(Yvonne sort.)

SCÈNE V.

PIERRE, SILVESTRE.

(Pierre, debout sur le seuil, regarde Yvonne s'éloigner, passe la main sur son front, comme pour en chasser une pensée triste, et redescend en scène.)

SILVESTRE, assis.

Qui donc est cette voisine chez qui se rend ta sœur ?

PIERRE, assis.

La veuve Lenoël. Son homme est parti il y a deux ans pour la pêche d'Islande, et on ne l'a plus revu. Alors elle est restée seule avec quatre mioches qui piaillent la faim comme des oiseaux tombés du nid. La pauvre femme fait ce qu'elle peut, elle gagne quelques sous par jour aux plus rudes besognes, à peine de quoi empêcher les petits de mourir de faim. Quant à elle !... Quelquefois cependant, — comme aujourd'hui, sans doute, — elle succombe à la peine ; ah ! il y a tout de même des gens qui ont du malheur.

SILVESTRE.

Et ta sœur la soigne ?

PIERRE.

Oui, elle s'occupe beaucoup d'eux ; chaque jour elle leur porte quelque chose, un peu de pain, quelques gâteries pour les enfants, parfois quelques remèdes pour la mère, quand elle est malade. Enfin, tu sais, on est pauvre soi-même, mais ce n'est pas une raison pour laisser mourir les gens à notre porte.

SILVESTRE.

Et ta sœur est si bonne, n'est-ce pas ?...

PIERRE.

Oh ! pour ça !

SILVESTRE.

Ç'a été un grand bonheur pour toi qu'elle soit venue

vivre ici pour tenir ta maison et prendre soin de l'enfant. Que serait devenu Joël, sans Yvonne? toi, presque toujours absent; et puis, quelle consolation de savoir que si un jour il t'arrivait malheur, — c'est une chose à laquelle nous devons toujours songer dans notre métier, — ton fils ne serait pas orphelin tout à fait, et qu'il trouverait une mère qui remplacerait l'autre.

PIERRE, sombre.

L'autre...

SILVESTRE.

Aussi, comme tu dois l'aimer, cette vaillante fille qui se dévoue à toi et à l'enfant, et quel courage cela devrait te donner au travail, de savoir, en partant, que tu laisses ton logis sous sa garde.

PIERRE.

Que veux-tu dire?

SILVESTRE.

Je veux dire, Pierre, que quels que soient les regrets que tu as au cœur, quelle que soit la douleur qui te torture, quelles que soient les raisons enfin qui font de toi un autre homme que celui que nous connaissions, tu n'as pas le droit d'agir comme tu le fais.

PIERRE, furieux, se levant.

Silvestre!

SILVESTRE, *se levant.*

A cet ange qui se dévoue, tu ne sais pas gré de son sacrifice; à côté de cette femme qui se condamne à une existence d'abnégation et de travail, tu traînes une vie d'égoïsme et de paresse. Yvonne a le courage d'un homme, tu n'as, toi, que des faiblesses de femme.

PIERRE, *furieux.*

Malheureux!... (*Un temps.*) Eh bien, oui, tu as raison; j'ai été lâche, mais c'est fini, j'ai pris une résolution.

SILVESTRE.

Que dis-tu?

PIERRE.

Je dis que j'en ai assez de la vie que je mène, alors, voici ce que j'ai décidé... Yvonne!... laisse-nous!

SCÈNE VI.

YVONNE, PIERRE, SILVESTRE.

YVONNE, *ôtant sa cape.*

La pauvre femme dormait, les enfants aussi. Alors, voyant qu'ils n'avaient pas besoin de moi, je suis revenue;

d'autant plus que l'orage augmente et que j'aurais eu un peu peur à la nuit dans la Lande.

SILVESTRE.

C'est vrai qu'il va faire tout à fait noir bientôt, et moi qui m'attarde, sans songer que j'ai encore une bonne heure de chemin à faire avant d'être chez nous. Allons, adieu, mamzelle Yvonne.

YVONNE.

Au revoir, monsieur Silvestre.

SILVESTRE, bas à Pierre.

Pierre, pardonne-moi de t'avoir parlé ainsi, mais cela me faisait tant de peine de te voir mal tourner.

PIERRE, bas.

Tu avais raison, et si tes paroles ont été dures, c'est ma faute, mais tout va changer.

SILVESTRE, de même.

Dis-moi...

PIERRE, de même.

Plus tard... tu sauras... plus tard...

SILVESTRE, haut.

Allons, au revoir!

PIERRE.

Adieu!

(Silvestre sort.

SCÈNE VII.

YVONNE, PIERRE.

(Yvonne regarde par la fenêtre.)

YVONNE.

Le ciel est tout noir au-dessus des brisants et le vent fait rage. (Un éclair.) Ah !... je vais allumer un cierge pour les malheureux qui sont en mer.

(Elle l'allume à la lampe qui brûle et le place devant la statuette sainte.)

PIERRE, sombre.

Tu as raison de prier, sœur ; malheur à ceux qui sont partis.

YVONNE.

Sainte Anne d'Auray, veille sur eux ! Il ne faudrait pas de nouveaux sinistres. Le village a assez de deuils comme cela cette année ! — Ah ! Pierre, Kérazan est venu.

PIERRE.

Ah !

YVONNE.

Je n'étais pas là, c'est à Joël qu'il a parlé. Il paraît qu'il n'avait pas l'air content. Il s'est plaint que tu lui laissais tout le travail ; et l'enfant dit qu'il l'a vu partir avec Yves.

Et à ce propos, frère, ce n'est pas pour te faire un reproche, mais enfin, voilà bien longtemps que tu ne travailles plus... et il serait grand temps...

PIERRE, brusquement, posant sa pipe.

C'est de l'argent qu'il faut?...

YVONNE.

Mais...

PIERRE.

En voilà.

(Il jette plusieurs écus sur la table.)

YVONNE.

Sainte Vierge! d'où te vient tout cela?

PIERRE.

Allons, prends; mais prends donc.

YVONNE.

Pierre!

PIERRE, vivement.

Ah! ça, est-ce que tu t'imagines que je l'ai volé?

YVONNE.

Oh! frère, — mais enfin...

PIERRE, plus calme.

Enfin, enfin, tu as besoin d'argent, et je le comprends, car voilà bien du temps qu'il en sort de chez nous sans en jamais rentrer. Eh bien, en voici. Maintenant, tu penses que je ne l'ai pas trouvé sur la route. Oh! tu peux le prendre, petite sœur, tu peux le compter et l'enfermer soigneusement au fond de notre vieux bahut; il est à nous, bien à nous, et bien gagné.

YVONNE.

M'expliqueras-tu ?

PIERRE.

Tu me reprochais, il y a un instant, de ne plus travailler, de ne plus prendre la mer, enfin. Eh bien, sois satisfaite, je vais partir, et pour longtemps.

YVONNE.

Que veux-tu dire ?

PIERRE.

Écoute, sœur, depuis bientôt deux ans, je mène une vie stupide et qui fera notre malheur à tous, si elle continue. D'honnête et de bon que j'étais, je suis devenu buveur, grossier et brutal.

YVONNE.

Pierre !

PIERRE.

Oh! toi, tu es bonne comme la Sainte Vierge, et en voyant que je me peine, tu serais capable de prétendre que c'est toi qui as tort! Mais je sais ce que je dis. J'ai mal tourné, et si je reste ici, je deviendrai peut-être pire encore. Alors, j'ai décidé de m'en aller.

YVONNE.

Tu veux partir?

PIERRE.

Oui. (Il lui prend les mains.) Écoute, ne t'effraie pas, je t'ai parlé tout à l'heure de ces pêcheries de Terre-Neuve et des embauchages qui se sont faits aujourd'hui...

YVONNE, inquiète.

Eh bien!

PIERRE, très grave.

Eh bien, ce n'est pas Daniel qui s'est engagé sur la *Marie-Blanche,* c'est moi.

YVONNE.

Toi! (Elle retire brusquement sa main.)

PIERRE.

Oui, et voici mon engagement, c'est fini.

YVONNE.

Non! c'est impossible!

PIERRE.

Pourquoi non? Avec cet argent qui est l'avance d'usage sur le prix convenu, vous vivrez largement, le petit et toi, jusqu'à mon retour, et si je ne reviens pas... eh bien, tu vendras cette maison, et vous vous en irez tous les deux à Toulven auprès de notre vieille mère, et ce sera très bien.

YVONNE.

Pierre! tu es fou! tu ne veux pas faire cette chose affreuse : nous quitter! quitter ton fils! et pourquoi faire? pour t'en aller à ces pêcheries qui, tous les ans, nous prennent tant de nos hommes que, lorsqu'ils partent, on les accompagne au port avec des larmes et des cantiques comme à un enterrement! Mais d'où te vient tout à coup ce désir d'aller au loin? Ne sommes-nous pas heureux ici? Si nous étions dans la misère, je comprendrais encore, quoique ce soit toujours horrible de s'en aller ainsi. Mais non, travaille comme autrefois, et nous n'aurons plus souci du lendemain.

PIERRE.

Je ne peux plus.

YVONNE.

Pourquoi ?

PIERRE.

Tu ne peux pas comprendre ces choses-là, Yvonne; mais depuis que Jeanne s'en est allée, vois-tu, je crois que je suis devenu fou! J'ai pensé d'abord que cela passerait,

que le temps effacerait bien des choses et que je pourrais oublier. Et je me suis mis avec courage au travail. Oh! je te jure que j'ai bien lutté contre mon chagrin! Mais rien n'a fait, ni mon grand amour du métier, ni ton amitié, petite sœur, ni la tendresse de mon enfant, rien! Alors, le dégoût m'est venu des choses qui m'entourent. Un temps même, je voulais en finir tout à fait.

YVONNE.

Oh! Pierre!

PIERRE.

Oui, je sais, c'est très mal, mais je souffrais tant? Et puis, ce n'était pas calmement que j'avais cette idée, ce n'était pas ici, près de toi, près de Joël, que je désirais mourir! mais par les gros temps du large, au milieu des hurlements du vent, des craquements du bateau heurté, il me semblait entendre une voix douce, celle de Jeanne, qui m'appelait... et j'avais un désir de rester là!... Comme je ne gouvernais plus, Kérazan me criait : Vous nous tuerez, patron! Et je pensais à lui, qui a une femme, et je pensais à Joël et à toi, mignonne. Je me disais que c'était un crime de vous abandonner ainsi... et je rentrais au port. Puis, peu à peu, je me suis lassé du métier; un jour, on m'a conduit au cabaret; le lendemain, j'y suis retourné seul, et c'est là, maintenant, là seulement que je trouve l'oubli. Tu vois bien, Yvonne, que je suis perdu.

YVONNE.

Non, tu n'es pas perdu. Tu es faible seulement, et tu ne réfléchis pas! Tu pleures Jeanne? Mais la pauvre

femme, si elle était là, si elle pouvait te voir, te parler, te dirait que tu l'honores mal! Ce n'est pas le vin, ni les grands voyages qui calmeront ta peine, mais la conscience du devoir accompli. Tu as un fils, Pierre, et ta vie ne t'appartient pas. Joël est un brave enfant, et il sera, si tu ne l'abandonnes pas, un homme fort et honnête; est-ce que tu veux l'oublier, lui aussi?

PIERRE.

Yvonne!

YVONNE.

Et penses-tu à ce que serait cette séparation que tu rêves? Ici, malgré toute ta tristesse, après les heures mauvaises, après les tentations malsaines dans la solitude du large, c'était le retour chaque soir dans cette maison qui doit t'être chère, c'était chaque soir le bonheur d'embrasser ton fils et de te retrouver là où il est né, là où votre vie s'est écoulée avec ses tristesses, mais aussi avec ses joies. Là-bas, ce sera la solitude infinie, dans un pays inconnu; les longs mois passés entre le ciel et l'eau, sans une voix amie pour te consoler, sans une caresse de ton enfant pour te réconforter...

PIERRE.

Tais-toi, sœur, tais-toi!

YVONNE.

Ah! tu vois bien que tu fais mal, puisque tu veux que je me taise! (Doucement.) Pierre, au lieu de m'imposer silence,

écoute-moi, et puis écoute aussi ton cœur qui est bon, et non ta tête qui est mauvaise parfois. Joël va grandissant tous les jours, et bientôt je ne pourrai plus rien lui enseigner, il lui faudra un guide sérieux. Que deviendra-t-il, si tu t'en vas? Sais-tu ce qu'il me disait tout à l'heure? Il se plaignait que tu ne lui apprennes pas le métier et il me disait encore — les enfants voient tout, Pierre — : « Je crois que le père ne nous aime plus! »

PIERRE.

Il a dit cela?

YVONNE, grave.

Oui, et c'est horrible qu'un fils puisse avoir cette idée.

PIERRE, sombre.

Oui, c'est horrible. — Eh bien, tu vois où j'en suis venu. Quand je te dis que je suis fou.

(Il boit.)

YVONNE, suppliante.

Pierre!

PIERRE.

Non! laisse-moi partir. Peut-être, quand je reviendrai, serai-je meilleur! Tu es femme, tu ne comprends pas, tu ne vois que les dangers. Mais ils ne meurent pas tous, ceux qui partent; le plus grand nombre revient, je serai de ceux-là. Tu parles de solitude, de pays inconnu, eh pardieu! c'est ce que je veux, c'est ce que je cherche, c'est ce qu'il me faut. Ici, tout me rappelle le passé. Dans cette

maison, sur les chemins, dans le village, l'ombre de Jeanne me suit partout comme un follet ; et c'est ce retour de chaque jour au milieu de ces choses qui me tue !

(Il boit.)

YVONNE.

Et moi je ne veux pas que tu partes !

PIERRE.

J'ai signé, et voici les arrhes ; il n'y a plus à y revenir.

YVONNE.

Mais tant que tu n'es pas embarqué tu peux te reprendre. Cet argent, on le rendra ! — Tu n'en es pas à te vendre pourtant.

PIERRE, avec l'entêtement de l'ivresse.

J'ai signé.

YVONNE.

Oh ! Pierre, au nom de notre mère qui est vieille et qui mourra pour sûr de te savoir parti ; au nom de cette Vierge qui veille sur nous tous ; au nom de ton fils ; au nom même de celle que tu pleures, —oh ! la bonne et vaillante femme, comme elle te dirait : reste, si elle était là — Pierre, je t'en conjure, Pierre, ne t'en va pas.

PIERRE.

C'est décidé, laisse-moi.

YVONNE.

Que tu n'aies pas pitié de moi, passe encore; mais de ton fils...

PIERRE.

Mon fils!

(Il hésite un instant, puis d'un mouvement brusque, porte le verre à ses lèvres.)

YVONNE, lui arrachant le verre et le jetant.

Non, tu ne boiras plus.

PIERRE, furieux.

Ah! c'est trop, à la fin; tu me traites en enfant, — eh bien, on verra!

YVONNE, suppliante.

Pierre, ne pars pas.

(Joël paraît.)

YVONNE, avec un cri.

Ah! Joël... ton père veut partir.

JOËL.

Père!...

(Il s'élance.)

PIERRE, terrible, le repoussant.

Laissez-moi tous les deux. Je suis le maître et seul je sais

ce que je dois faire. Toi, Yvonne, prépare mes hardes, je pars ce soir.

(Il sort sans regarder derrière lui. — Le tonnerre gronde.)

SCÈNE VIII.

YVONNE, JOËL.

YVONNE, tombant assise sur le banc.

Ah! mon pauvre Joël! ton père est bien perdu!

JOËL.

Où va-t-il?

YVONNE.

A Terre-Neuve.

JOËL.

Et pourquoi?

YVONNE.

Que sais-je! un désir comme ça d'aller au loin.

JOËL, timidement s'agenouillant près d'elle.

Tu vois bien que le père ne nous aime plus, puisqu'il

veut nous quitter! Pourquoi? Est-ce moi qui l'ai fâché?

YVONNE, l'embrassant.

Oh! mon pauvre petit!

JOËL.

Alors?

YVONNE, plus calme.

Alors,... ton père est triste, il est malheureux. Nous devons prier pour lui.

JOËL.

Écoute, tante, ce n'est pas possible, n'est-ce pas, qu'il nous laisse tout seuls. Il a dit cela parce qu'il était en colère, mais il ne partira pas!

YVONNE.

Tu l'as entendu me dire de préparer ses hardes... oh! il est bien décidé, va!

JOËL.

Eh bien non, je ne crois pas cela, moi; au moment d'embarquer, le cœur lui manquera et je suis sûr qu'il nous reviendra; mais s'il part, n'aie pas peur, tante, ne crains rien; je suis grand et fort, et je t'assure que je pourrai très bien nous faire vivre.

(Éclairs et roulement de tonnerre.)

YVONNE.

Pauvre enfant !

JOËL.

Je t'assure.

YVONNE, distraitement.

Comment cela ?

JOËL.

Tu verras !

(Il l'embrasse et se dirige vers la porte ; un éclair brille, il fait un signe de croix, se retourne vers Yvonne, lui envoie un baiser et sort. — La nuit vient.)

SCÈNE IX.

YVONNE, puis SILVESTRE.

YVONNE.

Quelle idée d'enfant lui passe par la tête ! Dieu veuille qu'il dise vrai et que Pierre nous revienne ! (Elle s'approche de la fenêtre.) La tempête redouble ! Et dire qu'il faudra le sentir là-bas, avec des temps pareils. Ici, au moins, chaque soir nous le ramenait.

(Elle allume une lampe.)

SILVESTRE, entre haletant.

Mamzelle Yvonne.

YVONNE.

Monsieur Silvestre !

SILVESTRE.

Oui, c'est moi encore. Vous allez peut-être me trouver bien importun, mais quand j'ai appris que Pierre voulait vous quitter, je n'ai pas pu y tenir ; j'ai pensé que vous auriez peut-être besoin, dans ce grand chagrin, d'avoir un ami près de vous, et je suis venu.

YVONNE.

Vous êtes bon.

SILVESTRE, simplement.

Je vous aime. — Alors, c'est bien vrai, Pierre s'embarque sur la *Marie-Blanche ?*

YVONNE.

Hélas !

SILVESTRE.

Mais il est donc fou !

YVONNE, doucement.

Il souffre.

SILVESTRE

Il souffre, il souffre...

YVONNE.

Ne vous fâchez pas ainsi, puisque je me résigne, moi. Après tout, il est l'aîné, c'est-à-dire le maître, et je dois obéir. Tenez, aidez-moi plutôt à préparer ses effets.

(Elle tire un coffre et l'ouvre.)

SILVESTRE.

Belle besogne, en vérité!

YVONNE.

Il ne doit manquer de rien là-bas, monsieur Silvestre. Et quand il verra dans ce coffre ses vêtements chauds bien en ordre, il pensera à nous et cela lui fera peut-être désirer le retour.

(Ils rangent quelques effets, puis, tout à coup, Yvonne éclate en sanglots.)

Non, je ne peux pas, je ne peux pas!

SILVESTRE, reste un instant immobile, puis jetant brusquement le vêtement qu'il tenait :

Eh bien! non, ça ne se passera pas comme ça! Voilà que vous vous désolez, maintenant; et tant que durera son absence, vous ne vivrez plus. Je vais aller trouver votre frère, moi; je vais lui parler; je lui dirai que vous êtes une sainte et qu'il est un misérable! Je lui dirai... je lui

dirai tout ce que j'ai sur le cœur et s'il ne veut pas m'écouter, eh bien ! nous verrons. Mais, par saint Silvestre, mon patron, je vous le ramènerai ici, quand je devrais le lier avec les câbles de ma barque.

(Au moment où il va sortir, une voix au dehors appelle : Yvonne, Yvonne.)

YVONNE.

Oh ! mon Dieu ! entendez-vous ?

SILVESTRE, sur le seuil. regardant dehors.

Mais c'est Pierre ! — Que porte-t-il donc ? (Un cri :) Ah !

SCÈNE X.

PIERRE, YVONNE, SILVESTRE, JOËL.

PIERRE, au dehors

Yvonne ! Yvonne !

(Il entre, portant dans ses bras Joël évanoui, et le dépose sur le vieux banc.)

Ah ! enfin !... Joël ! mon enfant !... Joël ! réponds-moi.

YVONNE, épouvantée.

Oh ! mon Dieu ! Joël !

PIERRE, *à genoux près de son fils.*

Pas un souffle !

YVONNE.

Ses yeux sont fermés.

SILVESTRE.

Ses petites mains sont toutes froides. (*Bas.*) On dirait qu'il est mort.

PIERRE, *avec un grand cri.*

Mort ! Qui a dit cela ? Mort ! mon fils ! Oh non ! n'est-ce pas Yvonne, n'est-ce pas Silvestre, qu'il n'est pas mort? Tu as dit cela pour m'épouvanter, toi, comme si je ne souffrais pas assez déjà.

SILVESTRE.

Calme-toi, Pierre.

PIERRE.

Mais dis-moi qu'il n'est pas mort, dis-moi qu'il ne va pas mourir.

YVONNE.

Non, frère, regarde, il respire.

PIERRE, *avec une angoisse terrible*

Il respire?... Oui, il me semble aussi... que ses yeux... Ah!... il vit ! il vit !

JOËL, revenant à lui.

Père!... Tante Yvonne!... Silvestre !

SILVESTRE.

Mais que s'est-il donc passé?

PIERRE.

Voici : J'allais retrouver ceux qui, comme moi, ont signé avec le patron de la *Marie-Blanche*. En route, j'avais rencontré le vieux Pornic et je m'étais attardé à causer avec lui. J'allais reprendre mon chemin, quand — tout à coup — j'entends des cris sur la plage. Je cours et j'aperçois notre barque mise à flots, la grande voile dehors, tirant rapidement vers le large et presque couchée sous le vent. Sur le pont, quelqu'un cherchait à maintenir le gouvernail, et malgré le jour baissant, je reconnais Joël...

YVONNE.

Ah!

PIERRE.

Je pousse à l'eau le canot de Loïc, tout seul, car les autres étaient affolés. — Ah! mais je n'avais pas besoin d'eux! Pourtant trois camarades, de braves cœurs, m'accompagnent et, en quelques brassées, nous rejoignons notre barque. — Il était temps ; l'enfant, à bout de forces, s'était évanoui. — Une minute de plus, et le bateau coulait!

YVONNE.

Oh! mon Dieu!

PIERRE.

Maintenant, Joël, dis-moi ce que tu allais faire là; je t'avais pourtant bien défendu...

JOËL, timide.

C'est vrai, et tu vas peut-être me gronder. Mais tu voulais partir, et à cette idée, tante Yvonne pleurait tout à l'heure et disait: Qu'allons-nous devenir? Alors moi, — ne te fâche pas, père, — j'ai cru que j'étais assez habile, assez grand, assez fort, et que je pourrais peut-être te remplacer au bateau et gagner pour nous, quand tu serais parti... mais je vois bien que c'est impossible.

SILVESTRE.

Oh! le vaillant petit homme!

PIERRE, sourdement.

Et moi, je suis un misérable.

YVONNE.

Non, Pierre, mais un faible, qui peut redevenir fort et bon.

(On entend tinter une cloche lointaine.)

SILVESTRE.

Qu'est cela ?

PIERRE, à part.

Ciel !

YVONNE.

Qu'as-tu ?

PIERRE.

C'est l'appel de ceux qui vont partir.

YVONNE.

Et toi ?...

PIERRE, après un silence.

Je reste !

TOUS.

Ah !

PIERRE, à son fils, lui donnant son engagement.

Tiens, Joël, prends ceci et déchire-le toi-même. L'argent, nous le rendrons, et plus même si on l'exige ; je me sens la force d'en gagner beaucoup maintenant. Je pensais, insensé, que tout était fini pour moi sur la terre; mais tout à l'heure, quand j'ai cru que j'allais te perdre, il s'est passé là quelque chose d'horrible... J'étais fou, vois-tu ;

maintenant, c'est fini, je vais redevenir le Pierre d'autrefois, et il faut me pardonner d'avoir voulu partir, il faut oublier tout cela comme un mauvais rêve.

JOËL.

Oh! père!

PIERRE, à Yvonne.

Et toi, pardonne aussi.

(Yvonne lui tend la main en souriant de bonheur.)

SILVESTRE, s'approchant d'Yvonne.

Mamzelle Yvonne, vous m'avez dit tout à l'heure que si votre frère était sauvé, je pouvais revenir vous demander d'être ma femme...

(Yvonne met sa main dans celle de Silvestre.)

PIERRE.

Que veut dire...

SILVESTRE.

Cela veut dire que j'aime Yvonne, Pierre, et que je veux l'épouser. Elle aurait consenti déjà, mais comme tu semblais malheureux depuis quelque temps, elle ne voulait pas te quitter.

PIERRE.

Pauvre sœur!

SILVESTRE.

Alors, tu consens?...

PIERRE.

Si je consens! Épouse-la, Silvestre, et rends-la bien heureuse pour lui faire oublier les tristesses passées. Tu es un brave garçon, je le sais; mais elle, oh! elle, vois-tu, c'est une sainte! et jamais tu ne l'aimeras assez. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas l'emmener trop loin de moi, car elle est mon ange gardien, et sans elle, j'aurai peur de mal faire. Restez dans le pays, et pour les mauvais jours, gardez-nous, à Joël et à moi, une petite place à votre foyer.

SILVESTRE.

Notre maison sera la tienne, frère.

JOËL.

Je savais bien, moi, qu'il ne partirait pas!

(Rideau.)



IMPRIMÉ AU MOIS DE MAI 1889

PAR

Mme Ve CHARLES VANDERAUWERA

BRUXELLES

16, RUE DES SABLES, 16